

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 ; six mois, 14 ; un an, 25 ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (côté de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 17 NOVEMBRE 1868.

Bulletin politique.

Comme nous l'avons pensé le bruit de l'existence d'une vaste conspiration pour le renversement de l'Empire n'était qu'une plaisanterie... Mais cette plaisanterie pourra cesser, par le Journal qui s'en est fait l'organe le premier : le gérant du Gaulois est cité à comparaître devant le juge d'instruction et il est malheureusement trop probable qu'il sera poursuivi et condamné par la presse ne doit pas espérer l'indulgence des tribunaux...

Nous lisons dans le Journal de Paris :

« La Tribune a été saisie avant-hier. Le Temps a été saisi hier au soir. Cette fois, innocente le samedi dans le Temps, s'y trouve coupable le lundi. Nous ne saurions nous dissimuler le sort qui attend pour demain le Journal de Paris et le Siècle, puisque c'est pour demain seulement que nous avons annoncé la clôture de notre souscription... »

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 15 novembre. On dit que la fameuse note publiée par le Gaulois sur le complot tramé contre l'Empire était un ballon d'essai destiné à sonder l'opinion publique... Les invités de la première série à Compiègne reviendront demain à Paris ; ceux de la deuxième arriveront jeudi à la résidence impériale.

Il est vrai que les élèves de l'Ecole centrale ont souscrit pour le monument Baudin. Il y a cinq cents élèves de trois promotions : ils ont réuni une somme de 340 ou 350 francs. On assure que des élèves de l'Ecole polytechnique ont également souscrit ainsi que des élèves des Hospitales et des Ecoles.

Paris, le 16 novembre. Le fantôme d'une conspiration s'est évaporé et les faiseurs de fantasmagorie politique en sont pour leurs frais. Le Moniteur démenti par le Gaulois de démanteler sa fameuse note incendiaire, lui a répondu en lui envoyant un communiqué sur les compteurs kilométriques des voitures de place.

Vous aurez sans doute remarqué que le Pays et l'Etendard ont désavoué, probablement par ordre, la dénonciation ou révélation du Gaulois. Cependant le Pays renonce pas à ses errements, et il ose imprimer des choses de ce goût. « Nous sommes satisfaits, dit-il, de voir que la justice n'a pas hésité à frapper les coupables comme ils le méritaient. »

Le prince Napoléon a présidé mardi la cérémonie de distribution des prix et diplômes aux élèves de l'Ecole centrale d'architecture. Dans son discours il a félicité les fondateurs de l'Ecole de n'avoir pas été mendier chez les fonctionnaires des subventions, et il a terminé quelques considérations sur l'art actuel par ces mots : « La conclusion ne serait-elle pas que ce qui manque aujourd'hui dans l'art comme dans l'ordre moral, avant et par dessus tout, c'est la conviction et le caractère. »

Le prince Napoléon a présidé mardi la cérémonie de distribution des prix et diplômes aux élèves de l'Ecole centrale d'architecture. Dans son discours il a félicité les fondateurs de l'Ecole de n'avoir pas été mendier chez les fonctionnaires des subventions, et il a terminé quelques considérations sur l'art actuel par ces mots : « La conclusion ne serait-elle pas que ce qui manque aujourd'hui dans l'art comme dans l'ordre moral, avant et par dessus tout, c'est la conviction et le caractère. »

d'hui Vous pouvez du reste prévoir que cette affaire n'aura pas de longues suites. Les journaux qui ont ouvert des listes de souscriptions fixent le jour de la clôture, et quelques-uns même ne publiaient pas de listes hier soir. Tout passe si vite, tout s'oublie si vite que, s'il n'était pas intervenu un jugement qui sera frappé d'appel, dans huit jours on n'aurait plus pensé à cette manifestation de la démocratie radicale. Malheureusement, les procès de presse ne sont pas terminés. On sait que la Tribune et la Revue politique ont été saisies ; le Temps a également été saisi hier dans ses bureaux, non à cause de l'article de M. Jules Ferry sur le jugement de la sixième chambre, mais à cause de la publication de sa liste de souscription. L'administration a fait savoir qu'elle regardait toute publication de liste comme rentrant dans la catégorie des faits qualifiés de marqués, et punis comme tels. Je ne puis vous dire encore si cette saisie sera suivie d'une assignation devant le tribunal correctionnel. On a compté qu'il y avait 32 journaux qui avaient publié des listes de souscription.

Une circulaire a été envoyée par M. Barroche aux préfets et un autre par M. Pinard aux préfets pour leur enjoindre de poursuivre toute manifestation relative aux faits du 2 décembre.

Samedi soir il y a eu quelque bruit au quartier latin ; mais les étudiants se sont bornés à éteindre des becs de gaz. On dit que plusieurs arrestations ont été opérées.

Au Palais, on a beaucoup parlé aujourd'hui du plaidoyer véhément de M. Gambeta.

Il paraît que c'est M. Durier qui a le plus de chances de recueillir l'héritage de M. Havin ; M. Carnot a été jugé trop mou et M. L. Plee trop gouvernemental. Le Siècle accuserait davantage son opposition. Le nouveau journal le Dix décembre a pour rédacteur en chef M. Grenier, un normalien qui collabora au Constitutionnel, puis au Pays, fonda l'Epoque avec l'argent du roi de Hanovre, et se proposa aujourd'hui de soutenir la cause de l'Empire et de la dynastie. Il n'y a qu'un journal qui lui souhaite la bienvenue, c'est le Pays. Arcades ambo.

La liquidation de quinzaine s'est faite en hausse et l'on ne peut plus prévoir qu'elle s'arrêtera le mouvement ascensionnel de la rente.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

18 NOVEMBRE 1868.

ÊTRE LIBRE

Ludovic s'arrêta par un artifice oratoire, et s'assit, d'un air sombre, près d'Adolphe qui l'écoutait avec anxiété, la tête appuyée sur sa main ; puis ces mots sembleront s'échapper péniblement du fond de sa poitrine : « Je me confie à l'honneur d'un ami. » Le pauvre Adolphe ouvrit trois fois la bouche, aucun son ne sortit. « Ne me réponds pas, s'écria habilement son interlocuteur ; je ne veux pas profiter de l'émotion... de l'entraînement du moment ; mais suspends ton départ ; voyons-nous souvent ; étudie le caractère de ta sœur, et si tu crois pouvoir lui confier ton bonheur... » Ici sa voix s'éleva, et il songea à tout celui que j'éprouverai de pouvoir joindre le dévouement d'un frère à l'affection d'un ami.

Adolphe, écrasé sous le poids de cette confiance, et convaincu, comme l'ont assuré tous les habiles physiologistes, que la position horizontale est celle qui convient le mieux dans les grandes crises de l'âme, se jeta sa couverture sur sa tête. Bientôt son imagination lui rendit le service de faire défilé successivement dans cette manière de chambre noire, son oncle, un contrat à la main, sa cousine, levant sur lui ses beaux yeux adoucis ; le Vésuve dont la fumée argente montait en colonne sursourde et diaphane vers un ciel d'azur qui se répétait dans le miroir d'une mer unie et calme ; la Colisée, retrouvant à la clarté douce et incertaine de la lune, ses antiques splendeurs ; la place Saint-Marc et les gondoles silencieuses. Puis, toutes ces images pâles, s'effaçaient peu à peu, et des contours plus vifs, plus arrêtés retraçaient les traits d'Adolphe de Magny, animés par l'espérance, et la joie ; un doux regard cherchait son regard, une voix émue répondait à la sienne, lorsque tout à coup ses beaux yeux se fermèrent, les lèvres qui laissaient échapper des sons si harmonieux se détachèrent, les longues tresses entr'ouvertes de fleurs se détachèrent et tombèrent en désordre sur des épaules qui s'affaissaient.

Adolphe employa une partie de la journée à délibérer sur ce qu'il devait faire, et, comme tous ceux qui ont la prétention de se diriger par leur propre impulsion, il finit par prendre le parti vers lequel il se sentait le moins entraîné. L'humanité, la politesse même ne lui prescrivaient-elles pas d'aller chez madame de Magny ? Il cédait à ces considérations secondaires. Adolphe parut troublée à son aspect, et sa rougeur, son apparente confusion lui donnèrent des grâces nouvelles auxquelles l'amour-propre flatté prêta tant de force, que le pauvre Adolphe, à la fin de la soirée, parlait du voyage d'Italie comme d'un projet vague et lointain. Ludovic, satisfait de ce premier succès, ne fit aucune allusion à la scène du matin ; il se contenta de ne pas quitter son ami d'une minute. Mais lorsque, livré à lui-même, dans la solitude de son appartement, il vit les fenêtres d'Eva ; lorsque, mettant sa dignité à couvert derrière son rideau, il suivit de l'œil l'ombre légère qui se dessinait sur celui de sa cousine, alors le remords le saisit. Un sentiment sincère s'éleva sur sa propre faiblesse et lui fit entrevoir le piège tendu à sa vanité ; mais au lieu de comprendre qu'il manifesterait bien plus victorieusement sa volonté en avouant ses torts qu'en les prolongeant, il recula avec effort devant cette prétendue dégradation. Enfin, après de longues méditations, il crut trouver un admirable moyen terme : M. de Saint-Reyn, enveloppé dans une robe de chambre de mouffton, lisait son journal les pieds sur les chenets et à demi engouffré dans son grand fauteuil à roulettes, lorsque, Adolphe, entrant avec impétuosité, lui demanda son intervention auprès de sa cousine.

L'oncle écouta avec beaucoup de froideur le récit animé de griefs qui lui étaient fort connus, et posant ses lunettes sur la cheminée : « Mon cher enfant, dit-il doucement, lorsque j'ai abdié toute espèce de pouvoir sur toi, c'était, tu t'en souviens et je t'en ai averti, pour jouir aussi de mon indépendance, vivre à ma guise et ne plus m'embarasser l'esprit de tous les petits accidents qui tourmentent dans la vie d'un jeune homme. Il y a de ce marché à peine huit jours, et déjà, manquant à l'une des clauses, tu veux que j'intervienne dans des querelles d'amour ! Je ne suis plus ton guide, tu n'as pas besoin de conseiller, et quant au rôle de confident, je ne puis ni veuler l'accepter. Je ne me sentais de talent que pour l'emploi de père noble. Arrange tes affaires toi-même ; tu auras toujours l'immense avantage d'exercer ta volonté ; cette noble faculté de l'homme libre... Maintenant permets-moi d'achever mon journal. Adolphe, un peu confus, n'osa pas insister, et, rentrant chez lui dans un transport de colère qui n'attendait pour éclater que l'absence de témoins, il arpença sa chambre à grands pas. Cette marche précipitée, lui fit heurter une malle ouverte dans un coin et attendant patiemment le terme de ses irrésolutions. Ce fut pour lui ce qu'est la lumière soudaine d'un phare pour le pilote incertain et perdu dans l'obscurité près d'une côte semée d'écueils. Il s'arma vivement, se mit avec ardeur à rassembler tout son bagage de voyageur, et espéra, à force de diligence, échapper à la surveillance de Ludovic de Magny ;

mais César de Maussane entra subitement : « J'allais m'excuser de venir te déranger si matin, mon cher Adolphe, mais je vois que je n'avais en effet pas un moment à perdre. J'ai appris que tu projetais un voyage en Italie, et je suis venu te prier de changer quelque chose à ton itinéraire. J'ai reçu l'ordre de me rendre prochainement à New-York, et je serais heureux de voyager avec toi. Mais, mon cher ami, tu m'as proposé un singulier moyen de voir l'Italie ? Que t'importe ? Libre comme tu es, tu voyages pour ton instruction et pour ton plaisir ? Eh bien ! étudier l'Amérique ou l'Italie, n'est-ce pas le même résultat ? et je me flatte qu'une association avec un ami te sera plus agréable qu'une excursion solitaire dans laquelle tu n'auras personne qui partage tes sensations et écoute tes remarques ; l'admiration a besoin de s'exhaler, sinon elle se refroidit et s'éteint. Puis une idée jaillit d'une autre idée, comme l'étrincelle sort du caillou sous le fer qui le frappe. Ton voyage, terne, languissant, sera sans aucun fruit. Mais, mon cher ami, j'aime les arts, tu le sais, et un voyage en Italie... Allons donc, routine que tout cela ! Les arts... l'Italie, ce sont des mots qu'on a coutume d'attacher ensemble ; mais n'est-ce pas mille fois plus puissant pour un amateur éclairé des arts d'aller observer leur progression en Amérique que leur décroissance en Italie ? Mais le climat ? Ah ! j'étais sûr que tu allais me jeter le ciel bleu à la tête ! Mon cher ami, tout le monde a vu le soleil ; moi, j'en ai la satiété du soleil ! Mais traverser ces belles